

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Page 82, 84 comportent une numérotation fautive: p. 74, 78.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

X.

Avec un grondement de joie inouïe, le magistrat se saisit de l'objet, mais quand il se retourna pour l'emporter, il vit la Cardoze adossée sur la porte refermée et glissant dans sa poche la clef de la serrure.

—Ouvre ! ouvre ! commanda-t-il en arrivant sur elle comme un furieux.

—Nenni ! doux procureur, vous êtes bel et bien mon prisonnier ! répondit-elle moqueusement.

Nicole était capable d'une vigoureuse résistance. Avec elle, une lutte risquait d'être longue pour de Jozères. Et puis, il n'avait pas le temps de tenter de la force, car déjà il entendait le roulement de la berline qui arrivait à fond de train.

—Ouvre ! cria-t-il encore.

—Vous perdez bien inutilement votre salive, mon bonhomme ! ricana-t-elle en haussant dédaigneusement les épaules.

—Mais, idiot ! sais-tu ce que tu me fais perdre en me barrant le passage ?

—Oui, mon finaud... trois cent mille francs que vous comptiez empocher... sans en souffler mot à cette pauvre Cardoze.

—Mais non... mais non... je te le jure !... mon intention était bien de tenir notre pacte de "part à deux." Tu peux m'en croire...Ouvre-moi !... Ne vois-tu pas que la voiture approche à toute vitesse ? dans deux minutes, il ne sera plus temps.

—Non, cent fois non .. Oh ! est-il têtue ce cher magistrat ! Celui qui vous a vendu votre entêtement ne vous a pas volé ; il vous a servi bonne mesure... En revanche, celui auquel vous avez acheté votre loyauté était une rude canaille ; il ne vous a pas donné le poids.



—Vraiment ? que te contait-il ? interrogea Mme d'Armangis.

prendre plus tard les vrais détails, je ne me doutais guère que la Cardoze, qui avait doucement rouvert la porte de communication, n'en perdait point un mot... Pas plus que de Jozères, du reste, qui, immobile sur sa chaise, écoutait avec une sombre attention.

Quand M. d'Armangis eut enfin tout dit, je donnai cours à

Et éclatant de rire :

—Ah ! regardez donc la vilaine mine de regard qui a manqué sa poule que vous faites en ce moment.

Comme la Cardoze parlait encore, de Jozères entendait ma berline s'arrêter devant la maison.

—Trop tard ! ! grinçait-il.

Et, brisé par la rage il se laissa tomber sur une chaise.

—Là, fit Nicole en baissant la voix, tenez-vous tranquille maintenant... laissons d'abord à nos deux amoureux le temps de se reconnaître... puis je vous rendrai la liberté.

Voilà pourquoi, quand j'entrai dans la demeure de Perrier, je pus aller tout droit à la chambre du malade sans rencontrer personne sur mon passage.

Pendant tout le long récit que M. d'Armangis, sitôt mon arrivée, me fit de son aventure, aventure dont Nicole et Perrier devait m'ap-

l'envie de rire que j'avais si longtemps comprimée. A cet accès de gaieté, il me regarda tout ébahi.

—De Jozères me trompait-il vraiment ? N'avez-vous donc couru aucun sérieux danger ? demanda-t-il.

—Mon cher, dis-je, votre de Jozères n'est qu'un escroc dont je vais vous prouver la fourberie. D'abord, le duel a eu lieu hier et non pas avant-hier, et, par conséquent, votre délire a duré deux heures et non vingt-six. On n'a donc pas eu le temps d'expédier ce fameux rapport à Sedan. Quant au procureur, loin d'avoir été envoyé ici par le parquet, il m'a quittée hier soir pour se mettre à la poursuite de M. de Saint-Dutasse... je vous dirai plus tard pourquoi... et votre duel, qu'il a appris à ce relais, l'a fait s'arrêter en route. Il vous a trouvé en délire et, l'occasion le tentant, il a organisé ce chantage, auquel deux heures auparavant il ne pensait pas.

Encore mal convaincu M. d'Armangis me montra sur la table la lettre qu'il avait arrachée à de Jozères quand il s'était décidé à payer.

—Et pourtant, dit-il, voyez l'adresse de cette dépêche ; il écrivait bien au procureur général.

J'étendais la main vers le pli quand Perrier entra dans la chambre, un peu pâle et l'œil inquiet.

Si le docteur, arrivé en même temps que moi, n'était pas venu troubler notre long entretien, c'était qu'à la descente de voiture, après son bref colloque avec le gendarme, on était venu le chercher aussitôt pour un client très malade.

De retour, après une heure d'absence, il avait retrouvé le gendarme attendant toujours devant sa porte.

Ignorant tout ce qui s'était passé oh z lui depuis une dizaine d'heures ; ayant seulement appris par le soldat que la justice était à son domicile et sans savoir que cette justice était représentée par de Jozères ; n'ayant pas, à sa rentrée à la maison, rencontré Nicole qui aurait pu l'instruire de ce qui avait eu lieu, Perrier se présentait donc visiblement ému et, surtout, alarmé par cette disparition de la Cardoze qui, toujours enfermée dans la pièce voisine avec le procureur, n'avait pas encore donné signe de vie. Malgré lui, en entrant, il baissa la voix... ce qui était un signe de peur... pour nous demander :

—Où donc est Nicole ?

—Ah ! oui, votre prétendue sœur sourde ? dis-je en riant de ce mensonge qui me revenait à la mémoire.

Mais son inquiétude le tourmentait trop pour qu'en ce moment il se défendît sur ce point, et il continua :

—Elle aurait pu m'apprendre de quelle lettre parle le gendarme qui s'impatiente en bas. Il dit que son brigadier l'a envoyé ici pour recevoir une dépêche qu'on doit porter de brigade en brigade jusqu'à Sedan... " au parquet, " ajoute ce cavalier.

Ces mots rendirent sa crainte à M. d'Armangis, qui me dit, en montrant encore la missive :

—Vous voyez bien que cette dépêche au procureur général est sérieuse.

La prudence... et surtout la curiosité... m'inspirèrent aussitôt le plus violent désir de connaître le contenu de la lettre. Je m'en saisis, et, après une fort courte hésitation, j'en fis sauter le cachet.

Je partis d'un éclat de rire.

Cette terrible dépêche contenait ces mots :

" Mon cher supérieur, je suis en ce moment retenu, à quel-
ques lieues de Sedan, auprès du lit d'un de mes plus intimes

' amis fort gravement malade, et je crains de n'être pas de
" retour en ville pour jeudi. Voul-z-vous me rendre le service
" de passer à M. Forgez, mon substitut, cette affaire de parri-
" cide dans laquelle je devais requérir. — Agréez, etc. "

Ma gaieté avait eu de l'écho, car derrière moi retentit un fou rire quand j'eus achevé la lecture de ce billet.

C'était la Cardoze qui entrait. Elle s'adressa, en pouffant, à M. d'Armangis :

—Eh ! dites donc, vous ! je crois que je viens de vous faire réaliser une belle économie avec le de Jozères ! Hein ! je vous ai sauvé trois cent mille francs qui allaient s'envoler d'une jolie façon !

—Mais qu'as-tu donc fait du procureur ? demanda l'interpellé.

—Soulevez le rideau de la fenêtre et vous le verrez d'ici regagnant la maison de poste pour retourner à Sedan. Il ne faut pas lui en vouloir s'il n'est pas venu vous dire adieu... mais il avait une si piteuse mine qu'il ne tenait pas à vous la montrer.

Pour nous, qui ne savions rien de ce qui s'était passé dans la coulisse, la bruyante gaieté de cette fille nous paraissait un peu forcée. Ce fut, deux jours plus tard, quand elle m'expliqua la scène qui avait eu lieu entre elle et le magistrat, que je me rendis compte quelle avait dû être cette mine piteuse de de Jozères qui faisait, après coup, tant se pâmer de rire Nicole.

Voici la scène en question :

Quand j'avais traité le robin d'escroc, la Cardoze qui, avec le procureur, se tenait aux écoutes dans la chambre voisine, avait murmuré au coquin, blême de colère :

—Hein ! comme elle vous démolit, la comtesse. Je crois qu'il n'y a plus rien à faire pour vous maintenant ici... Vous feriez bien de décamper.

—Je me vengerai ! gronda de Jozères.

Ce mot sonna mal aux oreilles de la fille qui lui souffla moqueusement :

—Vous venger ?... Et de qui, mon bonhomme ?... Est-ce de la comtesse et de M. d'Armangis ? N'êtes-vous pas leur complice ? Trois têtes dans le même bonnet ? A vouloir décoiffer les autres, vous vous enrhumerez, gros imprudent !... Est-ce de moi que vous menacez de vous venger ? mais je n'ai rien à craindre, moi... Ne suis-je pas du côté des victimes ? Un de ceux qui ont causé la mort de mon père m'offre un million et je l'accepte... Qu'avez-vous à y voir ?... Le plus sage pour vous est de filer doux et d'imiter la carpe qui se tait... Rengainez donc votre rage, et faites carrément votre deuil des cent mille écus qui vous ont frôlé le nez.

—C'est toi qui me les as fait perdre, maudite créature !

—Il ne fallait pas me tricher... Avec moi, ce qui est convenu est convenu. La preuve en est que, maintenant que tout est fini, nous allons faire nos comptes.

—Nos comptes ? répéta de Jozères en relevant la tête.

—Dame ! est ce que nous n'avions pas dit : part à deux ?... J'ai reçu un million de M. d'Armangis... donc, je vous en dois la moitié.

L'œil du procureur s'éclaira d'une rapide joie.

—Seulement, il y a une petite promesse, que vous m'avez faite cette nuit, de payer cinq cent mille francs à votre très-humble servante. Donc, cinq cent mille à recevoir et autant à payer, c'est un compte qui se liquide par un mignon zéro... pas vrai ? Maintenant nous sommes quittes... vous m'avez payée...

je vous ai remboursé votre part... bons comptes, bons amis !... il ne vous reste plus qu'à filer d'ici, mon cher monsieur.

Et elle alla ouvrir la porte de la chambre en ajoutant :

—Proust ! proust ! envollez-vous, mon bel oiseau.

Mais, au lieu de profiter de sa liberté, M. de Jozères était resté en place, blême, l'œil furieux, la lèvre frémissante. Une froide et soudaine colère s'était emparée de cet homme en comprenant qu'il lui fallait partir sans un denier.

—Ainsi tu ne m'offres pas la plus mince part de ce million que je t'ai fait avoir ? dit-il d'une voix lente.

—Ah ça ! n'êtes-vous pas content ?... est ce que ça ne fait pas bien votre compte ? ricana Nicole sans s'inquiéter du menaçant regard qui accompagnait la phrase du procureur.

—Est-ce là ton dernier mot ? reprit M. de Jozères sur le même ton.

—Quais ! fit-elle en lui riant au visage, il paraît, mon cher homme, que vous ne comptiez pas faire honneur à votre parole, et pourtant je vous avais prédit que vous me payeriez... Dites donc que je ne suis pas bonne fille ?... Ne pouvais-je pas garder la traite et vous faire tout de même cracher la somme promise par vous ?... Vous devriez me bénir, au lieu de faire le nez long d'une aune que vous m'offrez... Vrai de vrai ! vous n'êtes qu'un énorme ingrat... il n'y a sérieusement pas de plaisir à être aimable avec vous.

Et, montrant la porte, elle recommença :

—Proust ! proust ! envollez-vous, mon bel oiseau.

Le procureur avait écouté, immobile et calme en apparence, les railleries de la fille. A ce congé qu'elle lui signifiait pour la seconde fois, il vint à elle, et la regardant bien dans les yeux :

—Après m'avoir fait perdre les cent mille écus de M. d'Armangis, dit-il, tu viens de te moquer de moi d'une ridicule manière...

—Ce n'est pas flatteur pour votre parole, je le répète, ce que vous dites là !... Quand je pense que cette nuit vous ne demandez qu'à rentrer dans votre argent !... Maintenant que c'est fait, voilà que vous n'êtes pas content... Trop goulu ! je vous l'ai déjà dit, trop goulu, mon bonhomme.

Sans plus brocher à cette nouvelle bordée, M. de Jozères laissa finir Nicole, puis il continua sa phrase interrompue :

—Ecoute-moi bien, ma fille. J'attendrai dix ans... vingt ans s'il le faut... mais, je te le jure, je prendrai une terrible revanche.

Et il sortit lentement.

* * *

Ce fut donc après cette scène que la Cardoze nous arriva en proie à ce fou rire qui fut plus de dix minutes avant de s'arrêter. Quand son accès se fut enfin calmé, elle vint à Perrier qui, depuis un quart d'heure, nous regardait l'un après l'autre sans rien comprendre :

—Tenez, lui dit-elle, voici ce que M. d'Armangis m'a donné pour vous.

Et elle lui tendit la traite qu'elle venait de retirer de son corsage.

—Un million !... à mon ordre ! ! s'écria-t-il quand il l'eut déplié.

Et, la bouche béante, l'œil hébété par une comique stupéfaction, il se remit à nous regarder successivement, attendant une explication.

—Eh bien, quoi ? fit Nicole en riant, il y a des personnes

auxquelles le bien survient en dormant... à vous, il arrive pendant que vous voyagez... voilà tout... Empochez d'abord ; vous ferez plus tard votre musée de chat effarouché.

Ce disant, elle lui prenait le bon des mains et le lui fourrait dans la poche de son gilet.

Certes, la Cardoze était une créature de la pire espèce. Et pourtant ces derniers mots furent dits à Perrier avec un accent qui me parut étrange dans la bouche de cette fille. L'intonation ne trahissait aucunement l'amour, car elle était incapable d'aimer, mais une sorte d'affectueux sentiment protecteur et dévoué.

La fin de la scène entre ces deux êtres fut fort incompréhensible pour moi qui, alors, ignorais en vertu de quel pacte ils vivaient réunis. Avant qu'elle eût retiré de la poche du gilet les doigts qui venaient d'y enfoncer la traite, Nicole, que ce geste avait mise face à face avec le docteur, lui souffla en souriant :

—Un !... et on dit que c'est le premier qui coûte... il faut courir maintenant après le second... Pour l'attraper, il reste encore dix-huit mois.

Je vis l'œil du médecin s'allumer subitement d'une brûlante flamme.

—Alors, Nicole, au second ?... murmura-t-il d'une voix tremblante.

Et, sans achever sa phrase, il s'arrêta comme s'il goûtait une réponse qu'elle lui fit un peu attendre, en souriant à ce regard ardent qui la couvait.

—Ma foi ! oui... après le second... il ne faut pas être trop ambitieuse, dit elle rapidement.

Puis elle lui tendit son visage en ajoutant :

—Allons, embrassez-moi, l'impatient !... et bon courage !

Après le baiser, elle se retourna vers moi :

—Maintenant, dit-elle, je vais, madame de Gabrinoff, vous préparer une chambre, car j'espère que vous ne partirez d'ici qu'en emmenant M. d'Armangis complètement guéri.

Cette guérison se fit attendre quinze grands jours. Ce fut pendant cette quinzaine que je reçus les confidences de Perrier et de la Cardoze. Ces deux semaines, je les employai aussi à faire rentrer sous le joug celui qui avait tenté de s'y soustraire par la fuite. En me voyant là, près de lui, à tout moment... lui qui, jadis, au château, n'avait pu me rencontrer qu'à de longs et rares intervalles. M. d'Armangis finit par presque oublier de quelle sinistre manière nous nous étions procuré notre liberté.

Il me revint... mais encore méfiant. Je sentais qu'à un moment donné, quand ses souvenirs se réveilleraient, il m'échapperait à nouveau si je n'avais pas su l'attacher par un indissoluble lien.

Soit que l'idée vint de lui-même, soit qu'elle lui eût été soufflée par sa compagne, ce fut le docteur qui me ramena mon esclave parfaitement soumis. Mais comme ces deux êtres n'entendaient pas me rendre gratuitement service, Nicole se chargea d'abord de me faire bien comprendre l'aide qu'ils allaient me prêter. Vers le milieu de la seconde semaine, un matin que je me trouvais seule avec elle, elle me dit avec son habituelle impudence :

—Hier, le docteur me parlait de vous.

—Vraiment ? que te contait il ?

—Il disait comme ça : " Quel malheur que la comtesse n'ait pas confiance en nous ! "

—Qui te prouve que je manque de confiance ?

—Laissez-moi donc finir !... puis il a ajouté : Car si elle

nous montrait le moindre désir d'épouser M. d'Armangis, je serais heureux de donner un fameux coup d'épaupe à cette dame... si généreuse.

—Ah ! il a dit cela ?

—Oui... si généreuse... en toutes lettres ! répéta-t-elle, en feignant d'avoir mal compris.

—Bien... admettons ma générosité... et puis après ?

—Dame ! faites un signe... dites un oui... et Perrier vous fournira l'occasion d'exercer cette générosité à son profit.

—Et quand... cette occasion ?

—Tout de suite si vous voulez. C'est justement l'heure où le docteur entre chez son malade.

Avec Nicole, il n'était pas besoin de longues phrases. Je ne prononçai que ce mot :

—Accepté !

—Bon ! dit-elle en riant, au moins vous ne faites pas languir les gens.

Elle sortit de la chambre et, se penchant sur la rampe de l'escalier, elle cria :

—Docteur !

—Quoi ? demanda d'en bas Perrier qui, sans doute, attendait impatiemment la réponse que j'allais faire à la proposition.

—Il faudra passer chez Grondin. J'avais oublié de vous dire qu'on est venu vous demander pour lui.

Cette phrase devait avoir été convenue entre eux pour le cas où j'accepterais, car il y eut un léger frémissement joyeux dans la voix de Perrier quand il ajouta :

—Bien. Je me rendrai chez Grondin après ma visite à notre pensionnaire.

La Cadoze rentra dans la chambre au moment où son compère, arrivé sur le palier, se préparait à pénétrer chez M. d'Armangis qui, comme moi, devait avoir entendu, mais sans en comprendre le vrai sens, tout ce dialogue crié dans l'escalier.

—L'affaire est dans le sac ! me dit en riant la fille revenue à moi.

Après avoir bien doucement ouvert la porte de communication devant laquelle se dressait, de l'autre côté, l'énorme armoire, elle me fit signe d'approcher et me murmura à l'oreille :

—Maintenant, écoutez le docteur manœuvrer... il va travailler pour vous.

Au bout d'un très-court moment qu'il avait passé à examiner la cicatrisation de la blessure, j'entendis Perrier dire à son malade :

—Encore deux ou trois jours et nous nous séparons, mon cher client.

—Et vous m'assurez que je n'aurai jamais aucunes suites fâcheuses à craindre ?

—Euh ! euh ! fit le médecin. A propos de suites, je vous donnerais bien un conseil... mais je n'ose... car il vous paraîtrait vraiment étrange.

—Parlez... je vous en prie.

—Eh bien... je vous conseille sérieusement de ne jamais vous marier.

—Vous plaisantez ! ne pas me marier à cause d'un ancien coup d'épée ! s'écria le jeune homme d'un ton qui dénotait un profond étonnement.

—Oh ! oh ! mais non... il n'est pas question de votre blessure ! Elle est, parbleu, bien guérie et vous laissera parfaitement tranquille... Ce n'est pas elle qui me fait vous donner ce conseil.

—Qui donc alors ?

—C'est qu'un médecin ne soigne pas un malade durant douze jours sans bien étudier tout ce qui le concerne.

Tout en écoutant cette conversation, je sentais Nicole appuyée sur moi, qui se trémoussait d'un rire étouffé.

—Hein ? comme il travaille pour vous ! me souffla-t-elle à un moment.

J'avoue que je ne devinais pas encore comment Perrier arriverait à me faire épouser par M. d'Armangis en conseillant à celui-ci de ne pas se marier.

—Voyons, docteur, veuillez vous expliquer ? reprit le blessé d'un ton d'impatience. Qu'avez-vous découvert en moi qui s'ap- pose à ce que je me marie ?

—Eh bien... puisque vous tenez tant à le savoir... c'est votre sommeil.

—Mon sommeil ! répéta le jeune homme dont la voix me sembla frémir.

—Oui. Vous avez le sommeil... trop... beaucoup trop nerveux ! dit gravement Perrier.

Se troublant à cette réponse inattendue, M. d'Armangis regarda d'abord silencieusement le médecin ; il avait deviné, mais il doutait encore que l'autre eût bien voulu dire ce qu'il venait de comprendre. Après une courte hésitation, il articula d'une voix anxieuse :

—Parlez franchement..

A cette demande le docteur lui posa un doigt sur le front et répondit d'un ton cruellement bourru :

—Voyez-vous, mon cher client, il y a là-dessous une petite bête qui vous tourmentera toujours pendant votre sommeil. Mieux vaut donc pour vous rester célibataire que de vous exposer, neuf nuits sur dix, tout en dormant, à conter des choses qui ne doivent pas être entendues d'un oreiller voisin.

Puis, après s'être un peu consulté :

—Tenez, fit-il, pendant que je suis en train de dire ce qui en sera, désirez-vous que j'aille jusqu'au bout ?... que je vous prédise votre avenir ?

—Parlez.

—Eh bien, à vivre ainsi, chaque jour, avec cette perpétuelle crainte de vous trahir la nuit, vous arriverez tout droit à la folie.

—C'est possible ! prononça tristement le blessé.

—Ce qu'il vous faut, poursuivit le médecin, c'est la tranquillité d'esprit... qui, peu à peu, amènerait l'oubli complet. Il est nécessaire que vous vous endormiez avec cette certitude que les indiscretions de votre sommeil ne seront pas écoulées... ou bien qu'elles arriveront à des oreilles que vos paroles n'étonneront pas.

Et, brusquement, en homme surpris par une idée, il s'écria :

—Au fait, j'y pense, pourquoi n'épouseriez-vous pas Mue de Gabrinoff ?

Sans laisser à son malade le temps de répondre, Perrier poursuivit en riant :

—Vrai ! savez-vous que vous m'avez l'air d'un homme qui se serait cassé une jambe pour cueiller une pomme et qui, sa jambe étant guérie et la pomme se trouvant sous sa main, oublierait de croquer cette cause de son accident... Car je crois qu'elle est intacte votre pomme ? Autant que j'ai pu comprendre par vos divagations, vous ne l'avez jamais entamée.

A cette allusion, M. d'Armangis répondit :

—C'est vrai. Berthe m'a toujours résisté.

—Alors, croyez-moi, croquez donc, croquez à belles dents

votre pomme maintenant que vous le pouvez... et que, surtout, vous l'avez si bien gagnée.

Reprenant aussitôt l'accent sérieux, l'adroite docteur continua :

—Je vais me mêler là de choses qui ne me regardent nullement ; mais, dit-on, un médecin est un confesseur...et puisque je vous ai parlé de l'avenir qui vous attend, mon devoir est de vous pousser à ce qui pourra vous le faire éviter. Mme de Gabrinoff est jeune, belle ; jamais il n'a rien été dit qui puisse entacher sa réputation de sagesse... vous venez de le dire, elle vous a résisté... et elle vous aime.

—Oh ! elle m'aime... fit le jeune homme avec une triste intonation de doute.

—Oui, elle vous aime, appuya Perrier, car elle vous a donné une preuve qu'une épouvantable catastrophe vous a fait oublier. Cette femme, qui vous avait si longtemps résisté, n'avait-elle pas fini par venir pour vous, la nuit, à ce rendez-vous dans le parc... Admettez que M. de Gabrinoff ne fût pas arrivé... que serait-il advenu ? Une femme qui s'aventure à tel point pour un homme doit l'aimer et elle est bien près de succomber. Malheureusement, entre sa faiblesse et votre triomphe, le mari s'est présenté. Vous me répondez que c'est elle qui vous a poussé au meurtre. Soit ! je le veux bien. Mais laissez-moi vous demander si ce conseil de tuer, donné par la comtesse, ne lui a pas été inspiré par la peur de voir égorger celui qu'elle aimait.

D'un geste de main, Perrier arrêta d'Armangis qui voulait parler, et poursuivit :

—Tout ce que je viens de vous dire a été prononcé par l'homme de bon sens, écoutez maintenant le médecin. Vous deux compris, votre secret n'est connu que de cinq personnes. M. de Jozères, votre complice, se taira. Nicole et moi, nous garderons le silence... par reconnaissance. Pour tout le monde, la comtesse est intacte de réputation... Un mariage avec elle est un bonheur qui sera envié par bien des rivaux... Il faut donc que vous épousiez Mme de Gabrinoff... dans l'intérêt de votre sécurité, de votre amour et, je vous le répète, de votre raison. Avec elle seule, vous ne craignez plus les trahisons de votre sommeil... et, cette incessante peur disparaissant, qui sait si, à elle comme à vous, le bonheur ne vous apportera point enfin l'oubli du sinistre événement qui vous aura réunis.

Et, là-dessus, Perrier, se levant, gagna vivement la porte de la chambre, en s'écriant :

—Je me sauve à toutes jambes, parce que, pendant que je bavarde, j'ai d'autres clients qui doivent me maudire.

Fut ce par crainte ? fut ce par amour ? je ne saurais le dire, mais mon rebelle, après cette conversation avec le docteur, fut le premier à me parler d'unir nos sorts. Quatre jours après il me ramena au château, et six mois plus tard, à la fin de mon veuvage que j'avais été achever à Paris, nous nous mariâmes.

J'oublie de te dire qu'à son départ, quand M. d'Armangis demanda sa note au médecin, celui-ci eut l'aplomb de lui présenter ce mémoire qui, à la vérité, n'avait que deux lignes... mais quelles lignes !

“ 15 jours à 100 fr..... 1,500
“ Pour faire le compte rond..... 198,500

Ensemble..... 200,000

Comme son ancien client s'étonnait un peu de ce “ pour faire le compte rond, ” Perrier lui répondit tranquillement :

—Si vous le préférez, je vais mettre : “ Pour avoir donné

un bon conseil au malade avec explications à l'appui. ” Aimez-vous mieux cela ?

Et M. d'Armangis paya, croyant acheter ainsi le silence de l'effronté médecin.

Quant à moi qui, à côté de la Cardozo, avais écouté, assise sur une chaise, près de la porte de communication, la fameuse consultation à laquelle je devais mon mariage, je m'en étais tirée à meilleur marché. Au moment où je me levais de mon siège, Nicole m'avait dit :

—Madame la comtesse n'ignore pas que les chaises se louent, ici, plus cher qu'à l'église... c'est vingt mille francs qu'elle me doit.

Au fond, Perrier m'avait rendu un véritable service. Je m'exécutai d'assez bonne grâce.

A un pareille prix, M. d'Armangis surtout, nous pouvions espérer d'avoir fermé la bouche à cet avide couple. Il n'en fut rien. Durant les mois qui s'écoulèrent avant notre union, l'ex-blessé reçut plusieurs visites de Perrier qui, chaque fois, sut lui extorquer d'importantes sommes qui arrivèrent à un total de deux cent mille autres francs.

Le jour du mariage, je me retrouvai en présence de M. de Jozères qui, ayant quitté la magistrature, venait d'être nommé à un des plus importants postes d'un ministère.

Parmi les assistants se comptaient aussi le médecin et Nicole, venus exprès à Paris pour la cérémonie. Après le repas de noce, je les attirai dans un coin pour leur souffler :

—Maintenant que j'ai épousé M. d'Armangis et que sa fortune est entre mes mains, c'est fini de grignoter pour vous... Je vous jure que vous n'aurez plus que ces derniers cent mille francs que je vous donne... Tenez-vous le pour bien dit.

—Empochez d'abord, ordonna Nicole au docteur.

Puis, quand la liasse de billets de banque eut disparu dans la poche de son soupirant, elle me dit avec un méchant sourire :

—Sans adieu, madame d'Armangis.

Malgré la menace que contenaient ces mots, les mois s'écoulèrent sans que j'entendi-se parler d'eux. En comptant tout ce que nous leur avions donné, ils devaient posséder un million et demi. Avec une telle somme, ils ne pouvaient être restés à végéter dans un village perdu. L'envie me vint de m'en assurer et je fis prendre des informations. Elles m'apprirent que Perrier et “ sa sœur ” avaient subitement quitté Blancoc sans qu'on pût savoir de quel côté ils s'étaient dirigés. Je les crus d'abord installés à Paris, et chaque jour je m'attendais à recevoir une de ces visites dont m'avait menacée Nicole. En ne les voyant point apparaître, je finis par me rassurer et me dire qu'ils n'habitaient point la capitale.

La première fois que j'eus des nouvelles du redoutable couple, ce fut par un de mes convives... que j'aurais bien voulu voir à tous les diables !

Ce convive était M. de Saint-Dutasse.

Dès le lendemain de mon mariage avec M. d'Armangis, le chevalier s'était audacieusement impatronisé chez nous en me prévenant par un petit billet qu'il choisissait le mardi pour venir chaque semaine dîner à notre table.

Sa volonté de s'imposer avait eu le mérite de la franchise, car, le premier jour en m'offrant le bras pour passer du salon à la salle à manger, le pique-assiette me tint ce singulier langage :

—Qu'il soit dit une fois pour toutes qu'à mon plus petit embarras de ventre gagné à votre table, j'adresserai à la police les papiers que vous connaissez. Ainsi c'est convenu... Soignez-

moi bien... Je n'aime pas à manger froid ni salé... J'ai donné l'ordre à Bourguignon de remettre à votre maître d'hôtel la liste des plats qui ne conviennent point à mon estomac.

Un instant je me crus débarrassée de lui, car il avait repris du service dans les dragons ; mais, au bout de quelques mois, je n'en ai jamais su le motif, il donna sa démission et revint s'asseoir à ma table. Libre de son temps, il arrivait régulièrement chaque mardi. Ce fut donc en disant que de Saint-Dutasse s'écria :

— Ah ! à propos, j'ai reçu avant-hier la visite de Perrier et de Nicole. Le docteur tenait à me remercier pour un bon conseil que je lui ai donné dans certaine occasion.

— Est-ce qu'ils habitent Paris ?

— Non, ils demeurent toujours en province... mais où ?... voilà ce que je ne pourrais vous dire, car je n'ai pu le leur faire confesser.

— Sont-ils mariés ?

— Je n'en sais pas davantage... seulement le médecin m'a paru amoureux fou de sa belle.

Après être restées très longtemps sans en entendre autrement parler, ma surprise fut extrême en apprenant que Perrier venait d'arriver à Paris, riche à de nombreux millions et marié à une autre que Nicole !

Avec sa femme et sa fille, enfant en bas âge, le docteur amenait aussi une domestique.

Et cette domestique était la Cardoze !!!

XI.

Pendant que Mme d'Armangis, pour instruire son frère du passé, lui faisait cet étrange récit qui, du milieu de la nuit, devait la mener jusqu'au lever du jour, deux de nos autres personnages avaient gagné du terrain.

Nous voulons parler de Paul Avril et de son vieux domestique.

Quand, épargné par de Valnac, le jeune homme avait quitté cette maison où il venait de faire subir à la grande dame un si brutal traitement, il n'avait d'abord aucunement songé à l'heure de sa retraite, ni au froid du dehors, ni surtout à la distance qui le séparait de Paris. La violente émotion qui l'agitait se calma comme par enchantement, dès que, parvenu au milieu du jardin, il se sentit glacé par la froidure. Il se retourna, tout grelottant, vers Bourguignon qui marchait sur ses talons.

— Ah ! dame, dit ce dernier, ce n'est pas l'heure ni le temps d'aller s'étendre sur l'herbe.

Pour sortir du jardin, il n'était plus besoin pour le vieillard d'escalader la muraille. Les barres intérieures de la grande porte qu'il déplaça sans peine lui donnèrent une issue facile.

— Sais-tu que, faute d'une voiture, il va falloir exécuter une jolie trotte jusqu'à Paris ? avança Paul en frappant des pieds pour se réchauffer.

Mais franchir cinq lieues à pied n'était plus l'affaire des vieilles jambes de Bourguignon et, pour se soustraire à cette nécessité, il n'avait pas été long à trouver son plan.

— Oh ! oh ! fit-il, si monsieur veut bien tourner à droite, nous trouverons une voiture.

— Tiens, c'est vrai ! s'écria joyeusement le jeune homme qui, en tournant l'angle du mur, vit tout à coup briller, dans l'ombre, les deux lanternes du coupé de M. de Valnac.

— Maintenant, je vous prierai de devenir muet et de me laisser parler tout seul au cocher, dans le cas où ce brave homme

ne serait pas endormi sur son siège... S'il dort, la chose ira d'elle-même, monsieur n'aura qu'à bien vite entrer dans la voiture, et comme le balancement subit du véhicule réveillera notre dormeur, il croira, en me voyant près de monter, que son maître est déjà installé et il se mettra en route... mais je doute fort que, par une pareille température, il se soit imprudemment laissé aller à goûter les douceurs du somme.

La supposition du serviteur était juste, car le cocher, descendu de son siège, était en train de battre énergiquement de la semelle contre la muraille pour se défendre du froid qui l'envahissait. Il vit donc approcher les arrivants.

— Motus ! laissez moi la parole, recommanda vite Bourguignon.

En atteignant la voiture, il s'empressa, tout obséquieux, d'ouvrir la portière à Avril en lui disant :

— Monsieur voit qu'on ne l'a pas trompé en lui annonçant qu'une voiture serait tenue à sa disposition.

Puis, quand son maître fut monté, il se retourna pour dire à mi-voix au cocher qui avait écouté :

— C'est la personne dont M. de Valnac vous a parlé.

— A moi ? fit le cocher surpris.

— Oui. Ne vous a-t-il pas prévenu que vous auriez à ramener un monsieur à Paris ?

— Il ne m'en a pas ouvert la bouche, je vous le jure ! attesta sincèrement l'automédon.

— Pas possible ! il a oublié de vous apprendre que vous auriez à recevoir un passager.. Et M. de Valnac qui vient de se mettre au lit...

— Comment, M. le comte est couché ? Il ne retourne donc pas à Paris ?

— Oui, dans son lit... et, saperjeu ! cela m'ennuie fort d'aller le réveiller pour lui demander par écrit l'ordre qui met votre voiture à la disposition de monsieur.

Et, tout ennuyé, le vieux valet fit trois pas en disant :

— Enfin, puisqu'il le faut, je vais chercher cet ordre indispensable.

— Mais non ! fit le cocher en l'arrêtant, pas le moins du monde, cher monsieur Bourguignon, je vous crois. Ce que j'en disais, moi, c'était par crainte de laisser M. le comte ici... mais du moment qu'il est couché... Allons, montez vite... je vais filer comme le vent.

Bourguignon, en s'étalant à l'aise sur les coussins de la voiture qui partait, se permit un petit sourire de satisfaction.

— Eh ! eh ! pensa-t-il, c'est de bonne guerre. Dans le cas où l'ennemi, qui nous a laissés fuir, se raviserait, il est prudent de lui retirer son moyen de poursuite.

Paul Avril n'avait pas entendu une syllabe du dialogue de son valet avec le cocher. Dès qu'il s'était vu dans le coupé, c'est-à-dire à peu près rassuré contre l'ennui et la fatigue de cette route qu'un moment il avait été menacé de faire à pied, sa pensée s'était aussitôt absorbée dans le souvenir de ce qui venait de lui arriver.

Quand il la tenait vaincue entre ses bras, s'il avait tout à coup repoussé et marqué au visage celle que son ardente passion convoitait dix secondes avant, c'était — le lecteur a dû le deviner — que, dans cet appel à sa pitié, dans ce : " Je vous en supplie ! " en un mot, dans cette phrase murmurée une fois déjà, il n'avait pas retrouvé cette intonation touchante qui, depuis la nuit du souper, n'avait cessé de chanter si doucement à son oreille. En ne reconnaissant pas sur les lèvres de Berthe, qui

prononçaient les mêmes mots, ce suppliant accent qui l'avait tant ému, Avril s'était aussitôt dit que Mme d'Armanis l'avait trompé en lui laissant croire qu'elle était sa protectrice.

On prétend que l'homme qui se noie voit, dans sa conscience, en l'espace d'une seconde, tous les événements de sa vie. Pareil phénomène se produisit pour Avril pendant sa brève lutte avec Mme d'Armanis. En une durée de temps inappréciable tant elle fut courte, il comprit son erreur et se rappela Mme de Jozères ainsi que tous les incidents du bal et du souper.

Il eut en même temps le rapide souvenir de son ignoble conduite envers celle qui l'avait sauvé. Il la revit s'évanouissant à ses pieds après l'avoir appelé lâche... Alors un dégoût d'horreur le prit pour Berthe, et, sous l'empire d'une féroce rage qui lui incendia subitement le cerveau, il saisit la cravache et en coupa le visage de la grande dame. En la frappant, le jeune homme songeait plus à venger Mme de Jozères qu'à châtier Berthe.

On ne s'étonnera donc pas quand nous dirons que, dans la voiture où il se tenait immobile et muet à côté du vieux domestique, l'héritier avait complètement oublié Mme de Jozères... Il était en train d'en devenir amoureux fou ! Non pas amoureux dans le sens noble du mot, car chez lui, nature sèche et personnelle, pareil sentiment n'était pas d'allure ; mais, sa vanité aidant sa détestable passion, il sentait naître en lui, en raison du plus grand nombre de torts qu'il avait à se faire pardonner, un plus violent désir de conquérir le cœur de cette femme.

Bourguignon, ignorant du motif qui avait amené l'acte de brutalité auquel il avait assisté, devait naturellement attribuer le silence de son compagnon de route à une sorte de honte de sa conduite. Il crut donc entrer en plein dans la méditation de son maître en disant tout à coup :

— Ça... ou les morceaux de sucre, c'est ainsi qu'on dompte les chevaux.

— Hein ! fit Avril, s'éveillant de sa rêverie.

— Je réfléchissais tout haut sur la manière dont monsieur s'y prend pour faire la cour aux dames... Ce n'était pas précisément la méthode de feu M. de Saint-Dutasse, qui disait qu'on ne doit jamais lever la main sur une femme que pour l'inonder d'une pluie de perles et de diamants... mais il paraît que la mode a changé, car, autant que mes yeux affaiblis ont pu en juger, ce n'étaient pas des perles que vous faisiez pleuvoir sur Mme d'Armanis... Ah ! c'est ça la galanterie d'à présent ?... Voilà donc ce qu'on appelle aujourd'hui faire parler son cœur ? Recevez-en tous mes complimens...

Bourguignon s'arrêta en pleine phrase.

— Tiens, dit-il, pourquoi donc notre coupé ne continue-t-il pas sa course ?

Le froid avait plaqué sur les vitres de la voiture une couche de givre qui les rendait opaques. Pour savoir le motif qui empêchait les chevaux d'avancer, le vieillard se préparait à baisser la glace de la portière, quand une question qui se fit entendre retint subitement sa main déjà posée sur la courroie.

— Eh ! demandait une voix, pourriez-vous me dire en quel endroit nous sommes ?

— Entre Gagny et Montfermeil, répondit le cocher de Francis.

— Ah ! bon... c'est donc ça que je commence à me reconnaître... figurez-vous que voilà un temps infini que je cherche un village sans pouvoir parvenir à le trouver.

— Comment l'appellez-vous ?

— Ah ! parbleu ! si je connaissais son nom, je serais tiré de peine. Je ne sais pas pourquoi je m'étais imaginé que c'était entre Maux et Coulommiers... et j'ai promené mes deux voyageurs dans cette partie du département... il faut espérer je vais enfin découvrir ce satané village... Allons, hue ! Fricandeu, hue !

Un bruit de roues prouva aussitôt que Fricandeu remettait en mouvement la voiture qui avait barré la route au fringant attelage du comte.

Aux premiers mots entendus, Bourguignon avait promptement dit à son voisin :

— Ne nous montrons pas.

Puis, avec son haleine, faisant fondre un point de givre, avait appliqué son œil à cette sorte de judas au moment où la voiture inconnue allait côtoyer la sienne.

— Ce sont eux ! murmura-t-il en reconnaissant que le véhicule traîné par Fricandeu était un modeste fiacre.

— Eux... qui ?

— Le docteur et M. de Jozères.

— M. de Jozères ! répéta vivement Avril.

Et dans son esprit se présenta aussitôt cette pensée que Mme de Jozères était seule en ce moment où z elle, puisque son mari courait la grand'route.

— Oui, M. de Jozères et le docteur que ce cocher de fiacre promène à l'aventure pour gagner un billet de mille francs qui lui a été promis par M. de Valnac s'il ne trouvait pas, avant quelques heures, le village de Clichy sous Bois.

— C'est donc moi qu'ils cherchent ?

— Oui, un peu vous et beaucoup Mme d'Armanis, dont la disparition leur a vivement mis la puce à l'oreille.

Et se mettant à rire, le valet ajouta :

— Mes drôles commencent à s'apercevoir que ça sent le roussi autour d'eux, et ils se démènent pour ne pas se laisser enfumer.

Puis, coupant court à ces renseignements, il se renversa sur le dossier de la voiture en disant d'un ton assez bref :

— Voyons, parlons un peu de nos affaires.

— Soit, je t'écoute.

— Depuis une semaine que vous êtes devenu l'héritier de M. de Saint-Dutasse, vous n'avez uniquement fait, mon très-cher monsieur, que d'énormes bêtises.

— Bourguignon ! grinça Paul froissé.

— Bourguignon tant que vous voudrez... mais écoutez ce qu'il a décidé, ce Bourguignon... et prêtez-lui la plus complète attention, car il vous jure... il vous jure, entendez-vous ?... que si vous ne vous résignez pas à lui obéir, il vous renverra, sans pitié aucune, à cette corde que vous aviez au cou lorsqu'il est venu vous trouver.

— Oh ! tu ne ferais pas cela ! dit Avril déconcerté par ce langage sévère.

— Et pourquoi donc ?

— Mais parce que tu dois avoir reporté sur moi un peu de cette affection et de cet intérêt que tu avais pour M. de Saint-Dutasse.

— Oh ! la grave erreur ! Comme je tiens à ce que la situation soit bien établie entre nous, j'ai le regret de vous annoncer que vous ne m'inspirez pas la moindre affection ni le plus mince intérêt... Je vous regarde, au contraire, comme un inutile fardeau que m'a légué mon maître.

— Fardeau ! grogna Paul.

Mais, au lieu de calmer l'ironique accent du vieillard, cette colère sourde de l'héritier ne fit que le rendre plus mordant encore.

—Ah ça, mon jeune coq, quel droit vous croyez-vous donc à chausser les souliers d'un mort pour vous imaginer ainsi que vous n'avez pas d'abord à les gagner ? Votre premier devoir était de venger la mort de mon maître... Y avez-vous seulement songé ? Non... Et pourtant votre peine vous aurait ensuite été payée par des millions.

—C'est donc bien vrai qu'une immense fortune m'a été, jadis frustrée ? s'écria Paul, dont l'avidité éteignit subitement la mauvaise humeur.

—Ne vous l'ai-je pas déjà dit ?

—Oui, mais...

—Mais vous vous attendiez sans doute à ce que j'allais vous dire : donnez-vous la peine de vous baisser et de ramasser ? Non pas, jeune homme... Cette fortune, il vous faut la mériter... sans quoi, ainsi que je vous l'ai dit, comme vous ne m'inspirez ni affection ni pitié, je la laisserai se perdre sans que vous en touchiez un rouge liard.

—Non, non, tu n'auras pas la cruauté de m'enlever cette richesse à laquelle je n'ai cessé de penser depuis que tu m'as fait entrevoir la possibilité de la retrouver, gignit le cupide garçon d'un ton suppliant.

—Assez ! ordonna brusquement Bourguignon.

Puis, avec un accent grave et triste :

—Oui, assez ! reprit-il, car je finirais par vous prendre en haine, sèche et égoïste nature que vous êtes... D'puis un quart d'heure vous vous faites humble et larmoyant pour recouvrer ces millions perdus... Soit ! puisque vous êtes plus pressé de reconquérir cet or que de retrouver votre mère, je vais vous toucher en votre unique endroit sensible.

Le bonheur de connaître sa mère faisait si peu battre le cœur du jeune homme qu'il avait complètement omis ce moyen d'attendrir Bourguignon. En s'entendant reprocher si justement ce trop coupable oubli, il eut au moins le bon esprit de ne pas se défendre par d'hypocrites paroles.

—Donc, reprit le vieillard, nous allons parler chiffres, puisque c'est le seul moyen d'exalter votre zèle... Voici bien exactement votre position. Suivant que vous serez plus ou moins souple à ma volonté, votre avenir se résume en deux alternatives... ou reprendre votre corde... ou toucher cinq millions...

—Cinq millions ! répéta Paul frémissant.

—Oui, cinq mill...

Au lieu d'achever son mot Bourguignon s'arrêta subitement, surpris par un souvenir, et se mit à réfléchir en murmurant à mi voix :

—Ah ça... que dis-je donc ? moi... ce n'est plus cinq millions,

Une soudaine angoisse tortura l'héritier qui n'avait pas perdu un mot de ce monologue.

—Une partie de cette fortune a donc été compromise ? balbutia-t-il désespéré.

—Pourquoi cette question ?

—Mais ne viens-tu pas de dire que la somme n'est plus de cinq millions ?

—Sans doute. Mais c'est parce que votre fortune qui, avant-hier, était de ce chiffre, a subi un changement en quarante-huit heures.

—Et ce changement ?

—Est que, depuis deux jours, au lieu de cinq millions, vous en avez dix à espérer.

—Dis-tu vrai ? s'exclama Paul, dont nous renouons à exprimer l'accent de frénétique joie.

—Vous le saurez par vous-même quand vous les toucherez. Oui, depuis avant-hier vous avez dix millions sur la planche.

Et, lâchant un petit rire goguenard, le bonhomme secoua la tête en continuant :

—Seulement, mon cher monsieur, je vous prévient que cette planche est à une jolie hauteur... Il vous faudra vigoureusement sauter pour y atteindre.

—N'importe ! fit Avril résolu.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — [No 236].

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des DRAMES INCONNUS, c'est-à-dire depuis le 1er juillet 1884 ; celle qui nous enverra deux années (\$2) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des MEURTRES DE L'HÉRITIÈRE, soit depuis le 13 décembre 1883 à ce jour, et le journal durant deux autres années ; celle qui nous enverra trois années (\$3) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication de LA FILLE DE MARGUERITE, c'est-à-dire depuis le 12 octobre 1882 à cette date et le journal pendant trois autres années ; celle qui nous enverra le montant de son abonnement pour quatre années (\$4) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication d'UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE, commencée le 1er janvier 1882, ou l'année 1881 complète, et le journal pendant quatre ans.

— AUTRES AVANTAGES —

Toute personne qui nous enverra la souscription de deux nouveaux abonnés recevra comme prime l'une des années ci-après mentionnées, à son choix ; celle qui nous enverra la souscription de trois nouveaux abonnés recevra deux années ; celle qui nous enverra la souscription de quatre nouveaux abonnés recevra trois années ; celle qui nous enverra cinq recevra quatre années, enfin, celle qui nous enverra six recevra la collection complète depuis le 1er janvier 1881 à ce jour, plus le journal durant un an, gratuitement.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halte, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritier*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1er juillet — *Les Drames de l'Argent et Le Meurtres de l'Héritier* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St Gabriel.)